

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Peter REGENSTREIF, *Parties and Voting in Canada : The Diefenbaker Interlude*

par André-J. Bélanger

Recherches sociographiques, vol. 6, n° 3, 1965, p. 334-335.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/055287ar>

DOI: 10.7202/055287ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

L'auteur, d'autre part, présente à la fin du volume une bibliographie dans laquelle, à côté d'une liste abondante d'« ouvrages généraux », on ne trouve que peu de documents se rapportant à Mina Starnes elle-même ou à son mari : le *Daily Journal* de ce dernier pour l'année 1910, quelques lettres de Mina à sa famille (1898), une lettre de l'oblat Turquetil à Starnes (1911) et l'*Abrégé de la vie et des vertus de notre édifiante Sœur Marie-Louise Sicotte*, par les religieuses Visitandines. Par quel tour de force l'auteur a-t-il pu écrire une biographie à partir d'une documentation si mince ? C'est là un mystère. Quelle est la part de la vérité historique dans ce volume où les dialogues abondent et où les états d'âme sont minutieusement décrits ?

Histoire ou roman historique ? Optons pour la deuxième hypothèse... et permettons au lecteur de suivre — en toute quiétude — le déroulement de ce récit dont les qualités d'écriture, la beauté des descriptions et l'intérêt sont dignes de mention.

André VACHON

*Les Presses de l'Université Laval,
Québec.*

Peter REGENSTREIF, *Parties and Voting in Canada : The Diefenbaker Interlude*, Toronto, Longmans Canada Limited, 1965, 194 p.

Peter Regenstreif incite à une appréciation mi-figue, mi-raisin. À vouloir plaire à la fois au profane et au spécialiste, l'auteur sera probablement parvenu à n'en satisfaire aucun. Le premier souffrira de l'aridité sinon de la monotonie du texte ; le second du relâchement général de l'ouvrage.

D'abord, de quoi s'agit-il ? D'une étude de comportement électoral : inutile de tenter de dresser un parallèle avec des écrits du type *Renegade in Power* ou *Le grand jeu de la politique*. *The Diefenbaker Interlude* n'est pas un bilan de « l'ère de Dief » et ne prétend pas l'être non plus. Se servant des résultats des élections et de données statistiques fournies par des sondages d'opinion, Peter Regenstreif tente d'expliquer le comportement de l'électeur canadien, du scrutin de 1957 à celui de 1963. Alors que Scarrow, dans son ouvrage intitulé *Canada Votes*, s'était contenté de rassembler sous forme de tableaux des résultats électoraux, Peter Regenstreif va plus loin en s'inspirant de travaux de publicistes américains.

The Diefenbaker Interlude comporte trois parties qui traitent respectivement de l'évolution de la clientèle des partis politiques canadiens ; des réactions propres aux électeurs canadiens — ou que l'auteur estime telles — ; et enfin, des différences de comportement qui caractérisent les cinq régions traditionnelles du Canada. On peut dire sans trop risquer de se tromper que la courbe d'intérêt dans la lecture du volume suit un peu celle qu'a connue la cote de popularité de Diefenbaker au cours de la période étudiée. La première partie de l'ouvrage est assez réussie alors que les deux autres laissent souvent le lecteur indifférent sinon insatisfait.

Certains points méritent toutefois d'être retenus. Ainsi, Regenstreif nous rappelle que le scrutin de 1949 n'accordait une majorité absolue aux Libéraux que dans deux des cinq régions traditionnelles du Canada, soit, le Québec et les Maritimes. Cette constatation permet de voir s'esquisser, dès ce moment, les éléments d'une future régionalisation des formations politiques au Canada.

En 1953, les sondages révèlent qu'à d'autres égards les Libéraux recrutent une clientèle universelle. Aucune disparité profonde ne partage celle-ci selon l'âge, le revenu, la formation intellectuelle, la profession, le lieu de résidence ou l'appartenance syndicale. D'autres catégories auraient peut-être mis au jour certaines disparités tenant à d'autres facteurs, comme, par exemple, la religion, mais l'auteur n'en fait pas mention à ce stade

de son analyse. À cette même époque, l'électeur conservateur est plus caractérisé par la fortune, la formation universitaire et la profession. Diefenbaker, en 1958, fera éclater ces cloisons et réalisera un consensus assez étonnant, avec une majorité absolue dans les provinces des Prairies, l'Ontario, et les Maritimes, et avec presque la moitié des voix dans le Québec (49.6 pour cent) et la Colombie britannique (49.4 pour cent). Le ressac de la vague conservatrice, on s'en souvient, ne retiendra que le vote des agriculteurs et des « économiquement faibles ».

On ne saurait passer sous silence deux réserves qui touchent l'ensemble de l'étude. Regenstreif se livre à des comparaisons sous forme de pourcentages d'après des échantillons qui portent sur trente, vingt et parfois moins de dix personnes interrogées. C'est vraiment forcer un peu la note . . . Il faut néanmoins lui reconnaître l'honnêteté d'avoir mis le lecteur au courant de la nature de ces échantillons. Mais c'est au niveau de l'explication que l'auteur se montre le plus faible. Un bon nombre de ses tentatives d'interprétation semblent fort contestables. En voici quelques-unes au hasard : les Canadiens français, « groupe minoritaire », ont tendance à appuyer le parti le plus favorisé afin de ne pas être mis à l'écart ; en 1958, les électeurs du Québec furent particulièrement sensibles au « New Canadianism » de Diefenbaker parce que celui-ci s'opposait aux investissements massifs en provenance des États-Unis ; les électeurs de banlieue sont plus versatiles que ceux de milieux ruraux parce qu'ils sont plus exposés aux différents courants d'idées . . .

Malgré ses lacunes, *The Diefenbaker Interlude* n'est pas complètement dépourvu d'intérêt. Les premiers chapitres serviront à situer quiconque n'a pas vécu ce rendez-vous manqué du leader conservateur.

André-J. BÉLANGER

Département de science politique,
Université Laval.

Pierre SÉVIGNY, *Le grand jeu de la politique*, Montréal, Les Éditions du Jour, 1965, 347 p.

Après sa défaite aux élections fédérales de 1963, M. Pierre Sévigny a eu l'excellente idée d'occuper ses loisirs à la rédaction de cet ouvrage. Il en résulte un récit captivant de ce que fut la politique au Canada, de la fin de 1956 au début de 1963. Plus précisément, c'est le destin du parti conservateur, de son chef, de ses principaux personnages et de Pierre Sévigny lui-même qui est raconté dans des pages dont l'écriture est nette et le déroulement aisé.

Certains portraits sont tout à fait saisissants, dont celui de John Diefenbaker qui se précise tout au long du livre. Nous y découvrons peu à peu un homme plus complexe qu'on ne l'imagine et dont la clé nous échappe toujours. L'amitié de l'auteur pour Maurice Duplessis nous vaut également quelques pages assez remarquables sur l'ancien premier ministre du Québec. Ainsi cet épisode, survenu au lendemain du congrès où John Diefenbaker fut choisi du parti conservateur :

« Le samedi matin, la sonnerie du téléphone me réveilla à huit heures. Une voix nasillarde qui m'était familière m'accueillit très amicalement. C'était le premier ministre du Québec . . . J'entendais le tintement des couteaux et des fourchettes sur les assiettes et je supposai qu'il achevait son petit déjeuner. À l'arrière-plan, je reconnaissais la musique de Victor Herbert, et les voix de Nelson Eddy et Jeannette MacDonald chantant béatement *Sweetheart* de l'opérette *Maytime*. Je savais que le célèbre politicien de Trois-Rivières aimait d'autant plus la musique qu'elle était *fortissimo* . . . Maurice Duplessis commença par me dire que le congrès avait été un spectacle intéressant qui lui rappelait une bonne pièce de patronage, mal jouée par des gentils enfants qui savaient leur rôle par cœur, mais ne comprenaient pas un mot de ce qu'ils disaient. À cette blague d'un goût douteux, il ajouta que s'il était évêque il surveillerait attentivement le jeune Fulton qui avait l'air d'un étudiant qui apprenait son catéchisme et qui promettait beaucoup. Puis il me dit qu'après avoir écouté